Mémoire *in progress* (III)

Memory in progress (III)

Memory in progress (III)

Philippe Mesnard

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/temoigner/1011>

DOI : 10.4000/temoigner.1011

ISSN : 2506-6390

Éditeur :

Éditions du Centre d'études et de documentation Mémoire d'Auschwitz, Éditions Kimé

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2014

Pagination : 162-173

ISBN : 978-2-84174-674-3

ISSN : 2031-4183

Référence électronique

Philippe Mesnard, « Mémoire *in progress* (III) », *Témoigner. Entre histoire et mémoire* [En ligne], 118 | 2014, mis en ligne le 01 octobre 2015, consulté le 23 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/temoigner/1011> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/temoigner.1011>

Mémoire in progress (III)

→ Par **Philippe Mesnard**,
Université de
Clermont-Ferrand / CELIS

Je voudrais développer, amender et ajuster ici quelques réflexions qui, pour faire suite aux précédents textes « Mémoire “en progrès” »¹, me paraissent nécessaires à l'approche des *groupes mémoriels* (j'entends par là des groupes dont l'identité réfère principalement à la mémoire partagée d'un passé collectif, souvent, historique) et pour en distinguer le fonctionnement et les enjeux de ce que l'on désigne de façon générique par *mémoire collective*. Cette nécessité à laquelle les lignes qui suivent tentent de répondre ne donne rien d'abouti, que le lecteur le sache ; de même, qu'il accepte que je reprenne certains thèmes développés précédemment en guise de passerelles pour contribuer à penser les rapports que l'on entretient avec les violences du passé et leur représentation contemporaine placée sous le signe de la mémoire.

Précédemment, mon interrogation se donnait pour point de départ la question des dites concurrences mémorielles, afin de déconstruire les discours intellectuels qui semblent vouloir enfermer les groupes dans des relations de ce type. À ce titre, il importe de prendre des distances vis-à-vis d'autres lieux communs souvent valorisés par les discours universitaires et journalistiques tels que la question des victimes, ou la supposée saturation concernant aujourd'hui ce qui a trait à la mémoire.

Il faut désormais dépasser ces approches et, surtout, ces interprétations. Le terme de mémoire est bien plus, ou bien autre chose qu'un thème, un sujet, un contenu, une affaire d'opinion sur le ou un passé, raison pour laquelle tout en l'entretenant, on ne peut se placer sous son autorité et abandonner le sens critique que réclame la pensée. D'ailleurs, une première ambivalence qui tend souvent à faire confondre mémoire individuelle et mémoire collective – que ne résout aucunement le fait de dire que l'individuel est toujours nourri par le collectif – est redoublée par ce que la mémoire comporte aujourd'hui, d'une part, de dimension et de valeur culturelles au sens le plus global et, d'autre part, ce qui s'y manifeste de plus local en lien avec des microhistoires absorbées par la grande histoire, souvent broyées par elle. Micro-histoire de villages comme Oradour-sur-Glane dont le malheur a eu d'emblée sa place dans la culture, y compris d'un point de vue touristique, et que tout Français est censé connaître ; ou, pour prendre un inverse, microhistoire de petites communautés comme celle des Allemands de Bessarabie qui, expulsés à l'occasion du traité Ribbentrop Molotov en 1939, puis trimballés, via des camps de regroupement provisoires, jusqu'en Pologne pour y remplir sans l'avoir demandé le rôle de colons,

fuient une nouvelle fois abandonnant tout encore pour s'installer après-guerre en Allemagne de l'Ouest – mais dont les Allemands ignorent, pour la plupart, parfaitement les pérépéties².

CONCURRENCES

Je suis près de penser que ces récurrentes qualifications de rivalités, compétitions et autres ne concernent pas spécifiquement les groupes dont la construction mémorielle est le point fort et le plus représentatif de leur identité, mais tout groupe quel qu'il soit dès lors qu'il cherche à se faire reconnaître dans l'espace public. En ce sens, ce n'est pas en tant que mémoriels, mais en tant que sociaux, culturels ou politiques qu'ils sont concernés par les dynamiques conflictuelles et la dénommée lutte pour la reconnaissance³. D'ailleurs, lorsque Michael Rothberg présente sa théorie de la *Multidirectional Memory*, il évoque bien en premier des « groupes sociaux »⁴. Dans ces relations, succédant à la violence de réelles dévastations (guerres, massacres, déplacements forcés...), il existe, certes, une violence symbolique qui peut conditionner les relations entre groupes et apparaître même nécessaire à certains de ceux-ci pour édifier la fiction partagée d'un présent possible après les violences réelles. Mais de telles relations ne sont qu'un moment du développement de ces groupes alors que généralement cette situation est présentée comme un état pérenne, une *nature*.

(3) Axel Honneth, *La Lutte pour la reconnaissance* [1992], traduit de l'allemand par Pierre Rusch, Paris, éditions du Cerf, « Passages », 2002.

(4) Michael Rothberg, *Multidirectional memory. Remembering the Holocaust in the Age of the Decolonization*, Stanford, Stanford U. P., 2009. Rothberg base sa réflexion sur la théorie du « *Publics and Counterpublics* » de Michael Warner développée dans le livre éponyme (New York, Zone Books, 2005) qui concerne des rapports sociaux, non déterminés par la mémoire. On trouve les occurrences concernant les « groupes sociaux » dans l'introduction du livre cité de Rothberg.

(1) Voir Philippe Mesnard, « Memory in progress », in Nadia Lie, Karen Mahlke, Silvana Mandolessi (dir.), *Transnational Memory in the Hispanic World*, numéro spécial : 22.4, *European Review*, octobre 2014, p. 557-565 ; « Mémoires “en progrès” (II) », in *Témoigner entre histoire et mémoire*, Paris, Kimé, n° 117, mars 2014, p. 93-105.

(2) Les tristes déplacements des Allemands de Bessarabie ont été représentés par le cinéaste Péter Forgács dans la deuxième moitié de son film, *The Danube exodus* (1998), à partir d'un montage de films d'archives. On pourra également consulter le site de la principale association représentative de cette communauté établie à Stuttgart : <http://www.bessarabien.de/index.php>

© Ph. M.

– Buchenwald. 1998. Monument du camp de Buchenwald conçu par Fritz Cremer, inauguré en 1958. La scène, d'un réalisme stylisé, reproduit le récit, très vite constitué en légende, d'une autolibération du camp par la résistance communiste, devenue un symbole de l'antifascisme sous le régime de la RDA. Cette dimension narrative intègre même la présence de l'« enfant juif » (au premier plan) qui, sauvé par des déportés, a fait l'objet d'un roman écrit par Bruno Apitz (*Nu parmi les loups*, 1958), puis d'une adaptation cinématographique éponyme par Frank Beyer (1963).

À un autre niveau, des réactions défensives et combatives peuvent être déclenchées par le défaut ou l'incapacité (le manque de recul) de penser l'événement ou par des antipathies entre personnalités – on sent encore, dans des milieux de rescapés aujourd'hui bien âgés, les vibrations de cette ambiance qui a jadis caractérisé certains positionnements agonistiques – ; antipathies qui n'ont, là non plus, pas grand-chose à voir avec ni la mémoire ni l'histoire. Ce faisant, on ne peut, là encore, réduire le contenu référentiel aux « originalités » d'individus que l'on appelle des figures historiques – autrement dit, ne confondons pas conflits de personne et d'égo et oppositions mémorielles. Après la Seconde Guerre mondiale, ces groupes ont, pour la plupart, pris la forme d'associations non étatiques avec une base politique largement sous influence, quand ce n'était pas sous tutelle, de grands partis ou tendances politiques tels que les communistes, implantés dans chaque pays européen, en France, les gaullistes ou, en Italie, *Giustizia e Libertà*. Il y a eu, à l'évidence, des constructions mémorielles qui se sont élaborées alors qu'au même moment avaient lieu d'intenses affrontements politiques et idéologiques que la division Est-Ouest aiguisait. Par voie de conséquences, des arguments mémoriels se sont trouvés incorporés aux rhétoriques partisans et, souvent, aux langues de bois.

Alors, me dira-t-on, qu'en est-il aujourd'hui de la stratégie de l'homme de spectacle Dieudonné comparant régulièrement la Shoah avec l'île de Gorée ou le conflit israélo-palestinien, pour la dévaloriser ou inciter à la nier en l'introduisant dans un système aberrant de comparaison des souffrances ? N'est-ce pas là de la concurrence mémorielle avérée ? On ne peut même pas parler ici d'une argumentation politique, mais d'une rhétorique haineuse frôlant sans cesse l'appel au crime et jouant avec, pour attirer l'audience des convaincus, des amateurs, des curieux et des journalistes. Rothberg évoque, de son côté, le cas similaire de Walter Benn Michaels et, surtout, du raciste notoire noir américain Khalid Muhammad renvoyant dos à dos les victimes de l'esclavage (600 millions [sic]) et celles de la Shoah⁵. Cela n'a pas à voir avec les processus mémoriels, sauf à considérer cette prédisposition de la mémoire à se faire instrumentaliser, sauf à considérer que ce sont là des symboles et des événements symboliques qui, appartenant à la culture, se prêtent naturellement à tous les détournements et aux analogies les plus fantaisistes. C'est ce qui nous conduira plus bas à parler de *culture mémorielle*.

Ainsi se focaliser sur des dynamiques concurrentielles comme si le destin des groupes mémoriels y était rivé, reste très partiel – le petit bout de la lorgnette – pour approcher les questions que posent les mémoires qui sont aujourd'hui, au-delà des savoirs disciplinaires et de la politique, ce point de convergence entre émotions, identité et de forts enjeux de société, ce que le philosophe Jacques Rancière appellerait un pôle de subjectivation⁶.

ACTION

Bien plus pertinente et créative que la notion de concurrence, la question de l'identité narrative a été développée par Paul Ricoeur qui l'applique aussi bien aux

individus, qu'aux groupes⁷. L'identité se construit sur un récit qui, au fil du temps, se transforme selon l'évolution des savoirs concernant l'événement nodal à partir duquel s'est constitué le groupe et selon les enjeux que polarise ce groupe dans la société où il se réalise. Or, si Hannah Arendt – dont Ricoeur est proche – rappelle la nécessaire interrelation entre action et récit, elle pose aussi la question de ce qu'il advient de ce récit et, partant, de l'identité qui s'en nourrit, lorsque les individus ont été soumis à un régime de terreur réduisant la possibilité même de l'action à un enchaînement d'« actes qui, humainement parlant, resteraient incompréhensibles⁸ ».

Ce n'est pas que sous les règnes totalitaires du nazisme ou des dominations communistes soviétiques ou asiatiques l'action soit effacée, comme on pourrait le penser, mais elle est convertie en une représentation factice qui, à coup de stéréotypes, alimente l'appareil de propagande dont la production, de par son ampleur, vise à se substituer au réel sans que l'expérience ne puisse venir la démentir, sinon aux risques et périls de ceux qui l'ont vécue. Il n'est qu'à voir, si l'on peut dire, combien les héros des Brigades internationales ayant combattu en Espagne, une fois rentrés en URSS, sont éliminés, *comme si* la présence vivante des valeureux combattants était insupportable à leur célébration. Luba Jurgenson me signale les exemples suivants⁹ :

J'ai pensé à un personnage dont l'itinéraire illustre bien cette situation : Stakhanov [« père » du stakhanovisme], qui n'a pas été éliminé, mais qui est mort à l'asile, alcoolique, victime de l'usage que l'on a fait de son nom. Et puis à propos de l'immense chantier du canal qui relie la mer Blanche à la Baltique, inauguré en 1933 par Staline et dans le sillage duquel ont été enseveli des dizaines de milliers de prisonniers travailleurs forcés, il y a ce livre de propagande de 600 pages¹⁰, conçu par quelques dizaines d'écrivains, chapeautés surtout par Gorki, paru en 1934. Trois ans plus tard, il est retiré de la vente : une bonne partie de ses auteurs a été éliminée. Mais le discours, lui, se maintient.

À l'usine, au champ comme à la bataille, le régime de la représentation héroïque est alors si imposant que l'individu qui en accomplit l'acte nécessaire à sa référentialité est lui-même totalement superflu, et écrasé. C'est d'ailleurs pourquoi dire, comme plus haut, que l'action est convertie en une représentation factice doit être précisé : elle est exhaussée au plus haut point – qui serait comme l'avènement d'un fantasme – jusqu'à rompre les amarres qui font tenir l'image au réel qu'elle désigne. L'accrochage au réel, la référentialité, remplit une fonction d'embranchement, il permet que le mouvement démarre. Mais il ne faut pas longtemps pour que l'embranchement

© Collection Ph. M. / DR

— Affiche réaliste socialiste reproduisant une représentation type d'un « héros » (héroïne) du travail, ici à l'occasion de la journée de la femme célébrée en RDA.

(5) Michael Rothberg, *op. cit.*, p. 1-4.

(6) Jacques Rancière, *La Mésestence*, Paris, Galilée, 1995, p. 59 sq.

(7) Paul Ricoeur, *Temps et récit. 3. Le temps raconté*, Paris, Seuil, « Point essai », 1985, p. 443 sq. ; *Du Texte à l'action. Essais d'herméneutique, II*, Paris, Le Seuil, « Esprit », 1986 ; *Soi-même comme un autre*, Paris, Le Seuil, 1990.

(8) Hannah Arendt, *La Condition de l'homme moderne* [1958], traduit de l'anglais par Georges Fradier, préface de Paul Ricoeur, Paris, Calmann-Lévy, « Agora », 1983, p. 235

(9) Entretien avec l'auteur le 3 juin 2014.

(10) Maxime Gorki, Leopold Averbach et S. Firine (dir.), *Le Canal mer Blanche-Baltique du nom de Staline. Histoire de la construction, 1931-1934*, Éditions d'État, « Histoire des fabriques et des usines », 1934.

(11) G. W. F. Hegel, *Phénoménologie de l'esprit* [1807], traduction de l'allemand et avant-propos par Jean-Pierre Lefebvre, Paris, Aubier, 1991, p. 394.

devienne inutile, le réel est alors purement et simplement laissé pour compte. La terreur que les totalitarismes ont systématiquement pratiquée vise à détruire le réel pour laisser à la propagande le soin de le réédifier. Composant de cette machine autophage, chaque membre de l'appareil soviétique était potentiellement, et souvent réellement, voué à l'anéantissement le plus froid, le plus trivial, « qui n'a pas plus d'importance que l'étêtage d'un chou ou qu'une gorgée d'eau¹¹ », pour reprendre le célèbre passage de Hegel sur la terreur. On trouvera de nombreux exemples du même ordre avec le nazisme, à cette différence que la terreur a laissé, après la liquidation des S.A., indemne l'intérieur de l'appareil pour semer la mort à l'extérieur avec l'idée d'une pureté biologique étrangère au communisme.

En ce sens, le caractère hautement spectaculaire des terreurs du XX^e siècle a été le révélateur littéralement photographique de ce qui subsiste des modèles de l'action dès lors qu'ils ont été projetés, sous la violence d'un souffle dont on n'aurait pas pu prévoir l'intensité, hors de la sphère de l'expérience et qu'à celle-ci se sont substitués anonymat, désolation, extermination et disparition des traces et des dispositifs criminels en tant que tels. Dès lors que ces modèles de l'action ne sont plus que les simulacres hyperboliques des représentations orchestrées par le pouvoir, ils perdent leur *raison anthropologique*, c'est-à-dire qu'ils ne répondent plus à l'exigence dialectique faisant que, validé par le passage de l'expérience vécue à l'expérience comme savoir, un modèle issu du passé véhicule des valeurs exemplaires pour le futur. Ils ne sont plus que les artifices d'un avenir si radieux que ses feux consomment l'étendue du présent.

L'après-coup de ces périodes d'obscurités incandescences – *mutatis mutandis*, on peut appliquer ces remarques à d'autres pouvoirs criminels comme les dictatures d'Amérique du Sud, ou répressifs et raciaux comme l'apartheid en Afrique du Sud – pose aux groupes de ceux qui ont vécu ces périodes directement (et y ont survécu) ou indirectement (les héritiers des victimes) la question de la capacité à réélaborer un récit collectif et, donc, de reconstruire leur identité en fonction de cette déperdition radicale du sens des modèles de l'action, n'ayant plus en partage qu'une histoire

subie et radicalement désenchantée. Cette question peut aussi se formuler de la façon suivante : de quels modèles une identité narrative peut-elle encore se nourrir après la terreur et la destruction ? Est-il possible de se passer de héros et d'action ? Ou bien notre univers mental les réclame-t-il ? On voit combien cela renvoie la mémoire à des questions de société qu'une trop grande focalisation sur les questions mémorielles ne résout pas.

APRÈS-COUP

J'ai évoqué plus haut la violence symbolique qui, succédant à la violence réelle, pouvait conditionner les rapports entre les groupes ; justement, parce qu'elle est

désormais symbolique, elle requiert ce dialogue de l'action au récit et inversement comme réponse à la question abyssale : comment faire avec la violence non seulement vécue, mais totalement subie ? Partir de l'articulation entre action et récit comme nécessité de l'identité narrative, y considérer que la question héroïque en est la clé de voute permet un éclairage différent de ce qui a caractérisé l'après-guerre. La revalorisation excessive de la résistance armée¹² se comprend alors comme le résultat d'une nécessaire compensation attendue aussi bien dans la sphère politique que dans des sociétés qui n'ont pas réagi durant l'occupation de façon très digne – toute l'Europe est ici concernée par cette litote –, alors que les formes de résistance non spectaculaire comme le sauvetage des Juifs, ne se prêtant pas à un tel rééquilibrage, n'ont été reconnues que très tardivement par les universitaires¹³, comme par les élus.

L'ampleur nationale du deuil à la suite de l'hécatombe de la Grande Guerre, rassemblant autour des morts les populations avec les rescapés des tranchées, ne pouvait trouver d'équivalent, ni de prolongement en 1945 après des années de docilité, d'occupation, de consentement et de collaboration. À l'Est comme à l'Ouest, la monumentalisation de l'héroïsation, privée d'un possible recours au soldat inconnu, peut s'interpréter comme un signe de cette volonté de montrer qu'il y a eu, malgré l'accommodement majoritaire, des résistants, des héros et des martyrs. Avant d'être intentionnelle et idéologique – ce qui n'exclut pas qu'elle le fût – la production de figures de l'action répondait à un impératif d'ordre cognitif à l'échelle collective. Les récits de résistance, avec leurs mythes et leurs légendes, sont venus compenser l'insoutenable réel de l'impuissance face à la cruauté réalisée par les nazis et leurs collaborateurs. Mais aussi l'insoutenable réel de la violence réalisée par les Alliés pris dans la spirale de la guerre totale¹⁴ pour vaincre l'ennemi qui les y avait engagés. Plutôt que colonne vertébrale, le récit d'action est devenu une prothèse aux mutilations du genre humain.

On me dira que, après 1945, les violences n'ont pas été que symboliques, et que leur continuation réelle, cette fois, pouvait être une façon de gérer le rapport aux humiliations et à l'écrasement subis, et de régler des antagonismes politiques que la guerre avait renforcés (*les ennemis de mes ennemis ne sont pas forcément mes amis*). La guerre dont les cendres étaient encore chaudes était suffisamment présente dans les esprits pour inspirer les cruautés et les humiliations qui sont alors commises, des pogroms antisémites en Pologne aux guerres civiles en Grèce et en Yougoslavie (les braises couvant encore sous ses cendres ont bien été ranimées après l'effondrement des régimes communistes et, jusqu'à aujourd'hui, avec le conflit entre l'Ukraine et la Russie). Sur de telles lies, si constructions mémorielles il y a, celles-ci participent d'une tout autre culture que celle, pacifiste, morale, repentante et réconciliatrice, qui s'impose aujourd'hui dans les discours politiques se voulant « éclairés ». La culture de guerre attise les nombreux conflits embrasant non seulement les pourtours de l'Europe, mais aussi les colonies, l'Asie. Bientôt l'Amérique du Sud.

Il faudrait lire le passé de cette époque – plutôt que de déplorer le peu de cas accordé aux victimes non combattantes – à partir du prisme de la culture dominante qui est alors la culture de la violence guerrière : le para, le résistant, le baroudeur

(12) Voir sur ce point l'éclairage donné, entre autres, par : Henry Roussio dans *Le Syndrome de Vichy. De 1944 à nos jours*, Paris, Le Seuil, « Point Histoire », 1990 ; Pierre Laborie, *Le Chagrin et le venin. La France sous l'Occupation, mémoire et idées reçues*, Paris, Bayard, 2011.

(13) Jacques Sémelin est ici un des principaux promoteurs de cette mise en valeur des formes de résistance non combattantes, voir *Sans armes face à Hitler. La Résistance civile en Europe (1939-1943)*, Paris, Payot, 1989.

(14) W. G. Sebald, *De la Destruction, comme élément de l'histoire naturelle* [1999], traduit de l'allemand par Patrick Chamoiseau, Arles, Actes sud, 2004.

– Budapest. Parc des statues. 2000. Monument à la République des Conseils créé d'après une affiche révolutionnaire de 1919, aujourd'hui placé dans cette sorte de musée en plein air à la périphérie de Budapest, où a été regroupée la majeure partie des anciennes statues glorifiant le communisme auparavant érigées dans la capitale hongroise.

relayant l'esthétique de *Mon légionnaire* de Piaf (1936) et, on aura peut-être du mal à le croire, l'image des légions SS, malgré les atrocités commises, n'y manquait pas d'un certain panache. Peut-être n'avait-on pas pris conscience de ce qui avait réellement eu lieu, certes, mais la culture de guerre donnait surtout un tout autre éclairage aux violences qui venaient de se déchaîner. De même qu'après 1918, il y a certainement eu, entre 1940 et 1950, une normalisation de la brutalité et de la cruauté (une *brutalization*, pour reprendre l'anglicisme venant de George L. Mosse) de la société tout autant, même si cela peut paraître paradoxal, qu'une accoutumance à l'attentisme – à l'exception des nombreux intellectuels qui se mobilisaient alors, notamment contre la guerre d'Algérie, mais qui restaient minoritaires au regard de la culture dominante.

Ce n'est qu'après les guerres extrêmement brutales de libération qui ont enflammé l'ensemble des pays colonisés ou sous domination des puissances occidentales, que la culture de guerre à l'Ouest a peu à peu été reléguée à l'arrière-plan dans l'économie régissant ce qui de la violence est visible et ce qui ne l'est pas (la culture de guerre est restée dominante à l'Est et l'est toujours). Les modèles ont évolué de pair avec la figure du combattant. Si l'influence du soutien politique contestataire et associatif de gauche à ce que l'on nommait alors le pacifisme, ou le « tiers-monde » a pesé dans la balance représentationnelle, c'est aussi avec les journalistes et les humanitaires sur le terrain que la distribution des figures, des modèles et des valeurs a enregistré un considérable déplacement. Nous sommes au tournant des années 1960-1970 avec la guerre du Vietnam, mais aussi celles du Biafra et du Bangladesh. Un certain rapport à la mort que l'on devait donner, pour ne pas la recevoir, les valeurs du courage, de l'obéissance, du sacrifice s'érodent, leur pouvoir de rassemblement et de cohésion se démonétise symboliquement. On commence à déconstruire la légitimité militaire, la culture accueille l'antimilitarisme, Francesco Rosi adapte *Uomini contro* (1970) d'Emilio Lussu, vingt ans plus tard les « fusillés de 17 » ne seront plus l'opprobre de la Nation, on dit maintenant que les poilus de 14 ont combattu sous la contrainte ; quant à la faiblesse et à la vulnérabilité, elles sont réhabilitées non plus sous la figure du martyr exemplaire qui aurait souffert pour les autres hommes, mais pour entrer parmi les fondements d'une nouvelle éthique servant désormais à régir les rapports entre communautés des pays civilisés, la désobéissance est même encouragée. La mémoire devient alors un critère de renforcement et d'évaluation des capacités démocratiques d'un pays¹⁵.

Cela ne signifie pas que la culture de guerre ait disparu ou soit en voie de disparition, elle occupe une place différente dans l'économie des représentations des violences collectives. Elle ne se trouve plus au-devant de la scène. Peut-être la guerre du Vietnam, non seulement par la critique qui en a été faite, mais aussi par sa couverture médiatique sans pareil et par les finesses de la destruction technologique dont les forces américaines ont fait preuve sur un si petit pays, peut-être est-ce à ce moment-là que la balance commence à pencher vers une autre économie représentationnelle, animée par des discours qui remettent en question la violence et le pouvoir de tuer propre à la culture de guerre – et propre à chaque société nationale. Toutefois, cette culture ne cesse d'être présente, mais quasiment de façon parallèle. Irait-elle

jusqu'à prendre une place, toute chose égale par ailleurs, occupée naguère par les contre-cultures qui, à la différence de celle-là, poursuivaient des fins transgressives ?

ÉMERGENCE

Progressivement, les figures héroïques enregistrent donc une mutation passant, pour ainsi dire, de la mythologie au sens antique, donc fondateur et structurant, aux mythologies plurielles et éclectiques (humanitaires, photoreporters, pompiers du 9/11...) telles que Barthes a eu la géniale idée de les théoriser et, surtout, de les raconter¹⁶. Cette migration symbolique entraîne alors un bougé, variable et sans pareil, des frontières de la violence *en* représentations qui coïncide avec une évolution de la façon de montrer les corps – resplendissant d'un côté avec l'avènement du physique publicitaire ; meurtris de l'autre avec le choc des alignements jusqu'alors sans précédent des soldats américains morts dans leur *body bag* – donc non visibles – auxquels répond la photo de Phan Thi Kim Phuc, la petite fille brûlée au napalm dont Nick Ut saisit la face déchirée par une douleur panique – iconifiée.

Bientôt, c'est le corps des victimes civiles qui va crever [sur] l'écran soumis à la tendance croissante de [faire] poser au premier plan les enfants blessés, agonisants, morts. Le marketing humanitaire et le reportage journalistique ne tardent pas à se

(16) Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Le Seuil, « Point-essais », 1956.

– Paris. Gare Montparnasse. 1999. Au centre, une affiche de l'ONG humanitaire Action contre la faim. Son slogan (« on ne pourra pas dire qu'on ne savait pas ») évoque ceux qui ont soutenu ne rien avoir su des horreurs concentrationnaires nazies. Aujourd'hui, l'humanitaire se donne pour tâche d'informer autant que de secourir. De par et d'autre, « coïncidence », le froid des neiges du Val d'Isère voudrait-il faire baisser les températures du Sahel ? Le marketing a le sens du contraste, mais parler de régime publicitaire serait de mauvais goût, ni sucré, ni salé.

(15) C'est notamment une des fonctions de ce vaste organisme dénommé aujourd'hui IHRA (*International Holocaust Remembrance Alliance*) ancienne ITF (*Task Force for International Cooperation on Holocaust Education, Remembrance and Research*) créé, en mai 1998, à l'initiative de l'ancien Premier ministre suédois, Göran Persson.

disputer leurs images jusqu'à les élever en icône, prenant rapidement conscience qu'il faut rapidement y associer un discours critique autoréflexif dénonçant l'outrance de la victimisation, mais paradoxalement sur un incontournable fond victimaire. C'est pourquoi, il ne faut vraiment pas négliger que l'humanitaire a été un des grands moments de cette repolarisation (et repopularisation), construisant son identité sur des questions morales qui, après les libertés de 1968, ressortaient revigorées en se trouvant associées à de nouvelles formes d'actions non violentes. Il faut aussi rappeler que nombreux ont été les acteurs vedettes de l'humanitaire des années 1980 qui avaient en tête la Seconde Guerre mondiale et, notamment, la passivité de la Croix rouge face aux nazis pour mener leur propre combat, pacifique mais ô combien efficace sur le terrain comme à l'écran (parfois plus à l'écran que sur le terrain).

La grande nouveauté de ces formes d'action ne vient pas de ce qu'elles auraient été sans précédent (l'humanitaire s'est particulièrement développé durant la Grande Guerre¹⁷). Elle tient aussi bien à l'accroissement de la publicité qu'à la perte progressive d'influence des grands monolithes du pouvoir. En effet, le désengagement de l'État et la progressive décrédibilisation des grandes institutions politiques qui attiraient les croyances ont dégagé un vaste espace où se sont exprimées quantité de voix qui jusque-là passaient par les canaux de récits unificateurs – et attendaient de reconnaître leur intonation vibrer dans la chambre d'écho que ceux-ci leur présentaient. L'on n'aura aucune difficulté à mettre en évidence le déplacement des attitudes militantes qui s'est réalisé depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale et depuis la désolidarisation progressive des grands partis¹⁸. Dynamisée par cette ouverture, la quête de sens et d'émancipation, souvent corrélée à des questions d'identité, s'est focalisée sur des groupes tantôt politiques, tantôt communautaires ou culturels au tournant des années 1960-1970, impulsion se poursuivant dans les années 1980. Il y a là une des conditions d'émergence du phénomène mémoriel sous le régime duquel nous vivons – réfléchissons, mais auquel la pensée devrait s'efforcer de résister –, aujourd'hui. Cela conduit à l'émergence et à l'autonomisation de groupes mémoriels entraînés, incités, voire aspirés par ce que l'on pourrait appeler la *culture mémorielle* et les stimulations d'identité que celle-ci suscite.

Le mémoriel, devenu une des faces les plus *présentables* de nos sociétés, procure une façon de voir le monde et d'évaluer la place que l'on y tient. Il n'est qu'à penser à cette tendance prégnante, maintes fois mise en scène par la littérature et objet de récentes études sociologiques¹⁹, que manifestent des enfants ou des petits-enfants à venir visiter, découvrir, interroger leur histoire familiale en passant par la grande histoire et, inversement, celle-ci par le prisme des non-dits de leur famille. En ce sens, ces tendances sont caractéristiques et presque symptomatiques d'une volonté de tout savoir sur le passé et d'en cerner les moindres recoins ; le passé étant inaccessible – de même qu'impossible la réparation réelle du tort historique subi –, la mémoire s'édifie sur une scène de maîtrise qui n'a probablement d'égale que l'incertitude des violences qui nous attendent.

Je crois que cette notion de culture mémorielle est cruciale (à différencier de la *Kulturelles Gedächtnis*, mémoire culturelle, de Jan et Aleida Assmann). Reconfi-

gurant le passé, elle donne aux violences extrêmes plus qu'une visibilité : une représentation régie par des discours qui, par le biais de l'émotion qu'ils suscitent, reconfigurent et subsument ce qui a pu être récupéré du passé (archives, indices, traces, faits mis en forme par le discours historiographique, témoignages...).

Au début de sa conférence, « L'Holocauste comme culture²⁰ » (1992), Imre Kertész avance, avec sa touche toujours un peu provocatrice, que le génocide des Juifs est limité à la « subculture » d'une communauté spirituelle et émotionnelle (*seelische und emotionale Gemeinschaft* [p. 56]). Peu avant de terminer, il présente, expose même la question cruciale : l'Holocauste peut-il créer des valeurs ? (*Kann der Holocaust Werte schaffen?* [p. 68]). De là, il considère que l'intégration ou non de l'Holocauste dans la culture – et *comme* culture ayant le pouvoir de produire des valeurs – doit être fondée, non sur les condoléances ou le regret (*Beileid oder Bedauern* [ibid.]), mais sur un jugement de valeur vital (*sondern auf einem vitalen Werturteil* [ibid.]). Effectivement, la question est centrale, car elle concerne d'une certaine manière la véritable victoire sur le nazisme : que son entreprise de destruction puisse être retournée comme la chaussette que Benjamin, enfant, prenait un si malin plaisir à défaire pour produire de l'intérieur même de la culture, au-delà de l'ombre des croix gammées et du kitsch hitlérien qui y circulent sans vergogne, des valeurs fondatrices pour une société d'après « Auschwitz » – ce que l'on a pas encore atteint –, une société qui se donne la possibilité de dépasser « Auschwitz », sans l'oublier ni le regarder par le petit bout de la lorgnette. Peut-être est-ce ce qui se joue avec le phénomène de l'extension mémorielle que Kertész ne pouvait appréhender pleinement à l'orée des années 1990, encore porté qu'il était par le souffle non du paradis, mais de l'effondrement du mur de Berlin, dont il sut prendre la mesure plus tard. Peut-être est-ce ce qui se joue entre l'Holocauste et l'extension du phénomène mémoriel à l'échelle de la globalisation.

Que le mémoriel ait aujourd'hui contribué à donner voix aux réprouvés de l'histoire, qu'il permette de dénoncer les injustices perpétrées sur les minoritaires dépourvus de moyens suffisants pour faire valoir et respecter leur dignité, voilà qui ne fait aucun doute et laisse espérer plus d'un qu'à moyen terme l'on puisse prévenir, voire neutraliser les violences extrêmes. Mais cette mémoire et les valeurs qui la sous-tendent ne sont – malgré ce qu'elle prétend – ni totale, ni acceptée unanimement de par le monde. Il existe d'autres cultures qui configurent autrement le passé et les violences qui y ont eu lieu, ou qui y couvent ; des cultures qui ne sont pas solubles dans le mémoriel et n'ont pas la paix ni la « conscience universelle » pour idéal à

© Ph. M.

– Washington. Musée de l'Holocauste. 2014. Après avoir visité l'exposition permanente, au même niveau (premier étage si l'on considère l'accès au musée), se trouve l'entrée d'une exposition temporaire dédiée aux actions humanitaires. D'emblée, la mémoire et l'actualité placée sous le signe de l'urgence sont associées.

(20) Je me réfère à l'édition allemande (« Holocaust als Kultur » [1992], in *Eine Gedankenlänge Stille, während das Erschießungskommando neu lädt*, Hambourg, Rowohlt, 1999, p. 54-69).

(17) Annette Becker, *Oubliés de la Grande Guerre. Humanitaire et culture de guerre 1914-1918. Prisonniers occupés, déportés civils, prisonniers de guerre*, Paris, Hachette, « Pluriel. Histoire », 1998.

(18) Voir les pages très édifiantes du chapitre « Le renouveau de la critique sociale », in Luc Boltanski, Eve Chiapello, *Le Nouvel Esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, « NRF essais », 1999, p. 423 sq.

(19) Harald Welzer, Sabine Moller, Karoline Tschuggnall, « Grand-père n'était pas un nazi ». National-socialisme et Shoah dans la mémoire familiale [2013], traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris, Gallimard, « NRF essais », 2013.

– Chicago. Près de Michigan Avenue. 2014. « Les souvenirs arrivent sans avertissement » (que, de façon décontextualisée, l'on pourrait aussi comprendre : les mémoires arrivent sans prévenir), publicité d'une campagne pour les sites des réserves naturelles du Colorado. Devant ma stupeur, on me fait la remarque suivante : *Memories happen without warning*, cela pourrait être une définition du trauma !

réaliser sur terre. Entre culture mémorielle et culture de guerre se rejoue la dialectique de la civilisation et de la barbarie, à ceci près que s'il n'y a pas de civilisation sans production par cette même civilisation de violence, les raffinements de celle-ci n'ont d'égal que les avancées de celle-là. Actuellement, la culture mémorielle, qui compte les médias journalistiques et l'enseignement parmi ses plus fidèles relais, tente à l'évidence d'imposer une vision du monde sous le signe de l'apaisement, c'est en cela que, *mutatis mutandis*, elle équivaut à ce que le progrès a pu être au XIX^e siècle. Mais son omniprésence n'éluide pas la culture de guerre, ses valeurs propres comme l'apologie de la violence, ni le besoin de héros qui ne peut être satisfait que partiellement par le récent revival électrique des *Marvel*.

CONDITIONS

Il s'agit désormais de considérer que la question de la mémoire n'est pas dissociable de l'économie représentationnelle dans laquelle elle a acquis sa plénitude et ressaisir, au-delà de la dynamique entre local et global, l'interaction entre les cultures de la violence et du passé dont la mémoire fait partie, cultures qui, prises séparément, ne peuvent suffire à expliquer un mouvement de société aussi déci-

sif et d'une incidence aussi profonde que ce que l'on a appelé le passage à la société de consommation (ou du spectacle). Ainsi, approcher le phénomène mémoriel dont on est contemporain nécessite de le réinscrire dans le système et les conditions qui l'ont rendu possible et en entretiennent la réalité. Même si la représentation mémorielle a tellement étendu son autonomie qu'elle donne l'impression de régner sans pareil, ce n'est là que le fantasme d'une mémoire totalisante, avatar d'un savoir absolu dont « Auschwitz » n'a pas encore convaincu les intellectuels comme les politiques de son ambiguïté, voire de sa nocivité.

Jamais plus nous ne pouvons recouvrer tout à fait ce qui est passé. Et c'est peut-être une bonne chose. Le choc de la retrouvaille serait si destructeur qu'il nous faudrait cesser sur-le-champ de comprendre notre nostalgie.

Nie wieder können wir Vergessenes ganz zurückgewinnen. Und das ist vielleicht gut. Der Chock des Wiederhabens wäre so zertörend, daß wir im Augenblick aufhören müßten, unsere Sehnsucht zu verstehen.

Walter Benjamin, « Der Lesekasten », *Berliner Kindheit*
(« La boîte de lecture », *Enfance berlinoise*) ■

– Paris. Métro. 2000. Le marketing publicitaire, ici pour un service de livraison à domicile de produits d'un supermarché, s'est ressaisi de la symbolique réaliste socialiste, on passe des héros du travail à ceux de la consommation. L'avenir reste devant nous, même si la mémoire nous fait tourner la tête.

– Buchenwald. Appellplatz de l'ancien camp. 1998. L'affiche abîmée a bien sûr été remplacée depuis. Sans savoir exactement quoi, avec ce terrain vide dont les baraques ont été détruites après-guerre, ce panneau me semblait exprimer quelque chose de l'état d'une mémoire de la terreur nazie dont Buchenwald ne serait plus le centre symbolique, comme jadis il l'avait été durant la RDA. Un peu l'inverse symétrique du monument de Cremer présenté en ouverture.